

Le Dr Krug vous prend donc ce glucose, ingénieusement extrait du bois, il y ajoute 40 pour 100 de farine de blé, d'avoine ou de seigle, puis une pincée de phosphates: il ne reste plus ensuite qu'à faire cuire ce magma bizarre, qui pourrait être aussi bien fait avec des déchets de coton, de vieux journaux ou des chiffons de rebut, également à base de cellulose, comme de la pâte à biscuit ordinaire, et à servir... froid.

Ce biscuit ligneux n'est destiné, dans l'esprit de son inventeur, qu'à remplacer les résidus industriels et les tourteaux pour l'alimentation et l'engraissement du bétail. Mais vous verrez qu'il finira tôt ou tard par entrer dans la consommation humaine, de telle sorte qu'il ne sera plus possible de parler d'avoir du pain sur la planche sans commettre un pléonasme ou un cercle vicieux.

Voilà ce que c'est que le pain de bois, qu'il ne faut pas confondre, en dépit de la loi mathématique permettant d'intervertir l'ordre des facteurs, avec le bois de pin. Ce qui achève de prouver que, si MM. les mathématiciens n'ont pas toujours raison, M. Gréard, lui, qui prétend réformer l'orthographe et écrire les mots comme ils se prononcent, a indubitablement tort.

EMILE GAUTIER.

PIERRE DUPONT.

(Suite.)

Tous les matins, avant d'aller à l'Institut, Pierre Dupont se livrait à de longues promenades hors de Paris, tantôt sous les ombrages du bois de Boulogne, tantôt dans les plaines de Vaugirard.

La campagne a pour lui des attraits indicibles.

Un nuage qui passe, un papillon qui vole, un insecte qui bourdonne sous la mousse, un tourbillon de la brise dans la feuillée, tout l'intéresse, tout l'émeut, tout lui cause des surprises. Il observe, commente, dissèque le paysage, étudie profondément les mœurs champêtres, analyse bêtes et gens, s'arrête aux détails les plus communs, aux particularités les plus vulgaires, y découvre des nuances qui échapperaient à des yeux moins exercés que les siens, prend la nature sur le fait et la reproduit avec une fidélité merveilleuse.

Jamais auteur de pastorales n'a donné à ses peintures un reflet plus animé, plus scrupuleusement exact. L'image vous saisit, la vérité du coup de pinceau vous confond, l'exactitude du trait n'a point d'égale.

On peut définir Pierre Dupont en un seul mot: c'est un daguerréotype.

Le lendemain de son dialogue avec le compositeur, notre poète, se promenant sur la route de Poissy, aperçut un troupeau de bœufs magnifiques, élevés dans les prairies normandes et qu'on menait sans nul doute à l'abattoir.

— O voraces Parisiens! Mangeurs de biftecks! pensa Dupont, pourquoi ne laissez-vous pas ces pauvres animaux à leur charrue? Ce ne sont pas nos paysans du Lyonnais qui voudraient ainsi livrer à votre gloutonnerie les rois majestueux du labourage!

Il se mit à fredonner tristement:

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs, marqués de roux.

L'inspiration continua. Bientôt une rime eut amené l'autre et l'air suivit le couplet à la piste.

On connaît le reste de la chanson.

Notre poète, au retour de sa promenade, entra dix minutes à l'Institut, le temps de copier ses vers, et sortit immédiatement pour les porter chez Gounod.

— Tu veux noter mes idées musicales, cher ami, lui dit-il. Ce matin, j'en ai eu quelques-unes; mais tu les trouveras peut-être mauvaises.

— Nous verrons. Commence, et ralentis un peu la mesure pour que je te suive.

— Justement c'est une mesure lente.

— Tant mieux! Va.

Dupont chanta les quatre couplets des *Bœufs*. Quand il eut fini, voyant Gounod rester la plume en main et les yeux fixés sur la musique:

— Tu n'aimes pas cela? dit-il. J'en étais sûr.

Le musicien ne put répondre.

Il avait été saisi par le sentiment vrai, profond et naturel de ce chant bizarre, qui se fondait d'une manière si délicieuse avec l'inspiration rimée du poète. Un spasme oppressait la poitrine de Gounod, des larmes descendaient le long de ses joues.

— Tu pleures!... C'est donc beau? fit Dupont, très ému à son tour.

— Ne me parle pas. Chante encore. Il m'a été difficile de te suivre entièrement.

— Quel couplet veux-tu?

— Le deuxième couplet; je le trouve magnifique.

Dupont recommença:

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait les vendre,

J'aimerais mieux me pendre;

J'aime Jeanne, ma femme: eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

— Mon cher, dit Gounod, pressant avec enthousiasme les mains de l'auteur, tu es dans ta route; ne la quitte plus. Là est ton génie! Là sera ta gloire!

Parisot tint absolument à Dupont le même langage. Il le conduisit le soir même au café des *Variétés*.

Quelques invitations avaient été faites à la hâte.

Hoffmann s'était chargé de prévenir deux ou trois journalistes influents. Tout le théâtre descendit des coulisses pour entendre la chanson, qu'on annonçait comme merveilleuse.

Elle eut un succès d'enthousiasme.

Théophile Gautier daigna tendre un de ses doigts illustres au jeune poète et lui dire:

— Bravo! Tout est fort bien, tout, vers et musique!

Or, pour peu que l'on sache son Gautier par cœur, ceci est très significatif; il faut que l'Aristarque de la *Presse* ait singulièrement foi dans le talent d'un homme pour se livrer à une semblable démonstration.

Deux jours après, Hoffmann chantait les *Bœufs* sur le théâtre des *Variétés*.

Tous les pianos bourgeois les répétèrent; le peuple fit chorus, et voilà Pierre Dupont à la mode.

Sous ce titre collectif: les PAYSANS, il composa coup sur coup cinq autres chansons: la *Fête du village*, le *Braconnier*, les *Louis d'or*, la *Musette neuve* et le *Chien de berger*.

Cette dernière, à notre sens, est la plus jolie, bien qu'elle n'ait pas eu la popularité des *Louis d'or*.

J'aime mon chien, un bon gardien
Qui mange peu, travaille bien,